

Hugo Bréant

# Lèche-vitrines

Huit heures du matin. Amsterdam dans la bruine. Les soiffards de la veille ont presque tous quitté les lieux. La cargaison de touristes du jour n'a pas encore été livrée. J'en profite.

Rue Lange Niezel, je médite, je respire. D'autres trouvent la sérénité dans la retraite d'un monastère poussiéreux, moi, il me faut le cœur de la ville. Je suis en paix quand je quitte les grands axes et me faufile dans les ruelles du Quartier Rouge. Dans le froid du matin, entouré des prostituées en vitrine, là je me sens bien. Bientôt trente-trois ans que j'arpente le quartier. J'en tire aucune gloire, mais j'ai vu passer toutes les prostituées de la ville. Et j'avoue que j'aurais préféré déambuler là quelques siècles avant, parce que tout se perd, en valeurs comme en prostitution. On est passé du paradis des passes pour marins sur le retour à un supermarché du sexe avec

ses grandes enseignes et ses têtes de gondole. Ce matin, comme tous les autres, j'aligne les pas. Pendant que je me concentre sur ma marche, je divague sur celle du monde, c'est mon rituel. Quand les

prostituées s'offrent au regard, comme disent les guides touristiques qui ont le chic des formules tapageuses, moi, je passe mon chemin. Je les ignore superbement. En même temps, j'ai besoin d'elles pour trouver le calme. J'aime les savoir là, autour de moi, derrière ces plaques de verre sur lesquelles s'échouent

les désirs les plus sordides. J'aime cette atmosphère, au petit matin quand les néons ne sont pas agressifs et qu'on distingue encore les imperfections que cachaient la veille les lumières pourpres.

Le matin ça aguiche nonchalamment par ici. Ça tapine tranquillement. Les filles ne sont pas encore en pleine gloire. Elles sont à moi, bibliquement s'entend,



je ne suis qu'un péripatéticien, un héritier d'Aristote. L'après-midi, c'est plus compliqué. Et le soir, là, ça grouille. Ça s'agglutine. Les touristes, comme des moucheron, se massent devant la lueur rubiconde. Ils rient gras. Ils cuvent leurs bières et leurs drogues en zigzaguant entre les murs. Ils se guident au chant des sirènes, en pleine hallucination. À croire que les gens, eux, ils prennent ça pour de la rigolade. Moi je continue à cogiter, parce que le Red Light District, c'est du sérieux. Rien que le nom déjà. Un nom à l'américaine, façon lâcher de GI's dans une zone de non-droit, lutte anti-terroriste et tout le toutim. Et puis les putes, c'est de la tradition, de l'histoire. Ça se respecte au présent. Faut pas déconner avec elles, faut filer droit. Moi, il y a tout ce qu'il me faut dans ce quartier, le sexe, les ruelles sombres. Je m'y suis résolu, je ne médite correctement que dans le chaos. Sûrement la gloriole de me dire que même les deux plus grands vices de l'humanité, la prostitution et le tourisme, n'arrivent pas à me faire dévier de mon cap.

Sauf qu'aujourd'hui, je suis tiré de mes réflexions par deux filles. Deux voisines de box, qui tête penchée par-dessus la vitrine, débattent affaires. La plus remontée, une belle brune, avec un peu de métier, en sous-vêtements noirs, hurle dans la rue que c'est scandaleux, qu'il ne manquait plus que ça pour foutre la clef sous la porte, que c'est pas normal qu'on vienne

l'empêcher de bosser. Destinataire des accusations, une grande blonde sans trop de chair, accent de l'Est, minijupe en latex façon poupée gonflable discount, a l'air de prendre ça plutôt bien, et répond sans trop s'en faire, que 30 euros la passe c'est la loi du marché, et que la concurrence à 50 euros n'a qu'à se débrouiller pour survivre. L'Estonie c'était loin, c'était dur pour venir, les papiers sont moyennement en règle, la vie est chère ici, il faut bien faire tourner la boutique. Le spectacle vaut le coup d'œil. Je prendrais bien parti si seulement j'avais un avis sur la question. Je préfère passer mon tour.

Je prends à droite, direction le quartier des jeunes blacks moulées dans leur short en jean. C'est vulgaire, ça repose l'esprit. Les gars de la mairie, eux, sont pas de mon avis. Ils trouvent que le quartier sent le soufre. C'est pourtant pas faute d'en avoir profité. Du coup, ça commence à nettoyer dans les coins. On va foutre les putes dehors, sur le trottoir, sans rien. Passées d'objets du désir à simple déchet. Faut rendre ça fréquentable. Comme si on venait là pour les bonnes fréquentations. On a mis des galeries d'art à la place des bordels. Paraît que vendre des toiles immondes pour des milliards, c'est moins vicieux que les filles d'ici.

Ça s'agite encore à ma gauche. Je ralentis, je regarde, sans en avoir l'air. Y'a une fille dans son box qui tourne comme un poisson dans son bocal. Comme si

elle manquait d'oxygène. Elle a une drôle d'allure. Je crois pas l'avoir déjà vue ici. Pas la dégaine du quartier. On dirait une danseuse classique. Musculeuse, sèche. Ça doit être une nouvelle. Une qui croit encore que la bourgeoise bon chic bon genre ça fait fantasmer. Je sais pas ce qu'elle fait. Elle regarde à droite, à gauche. On dirait un lapin pris dans les phares. Elle s'appuie contre la vitrine. Elle gigote, elle s'affaire. Je ne sais pas d'où elle sort ces techniques pour appâter le badaud. Il faudrait leur dire aux arrivantes que c'est pas comme ça qu'on fait, qu'il y a des codes ici, des valeurs, une éthique de la vitrine. Ça me fatigue tout ce raffut. Je continue.

Et puis j'entends un cri. Plus possible de méditer. Je deviens un touriste dans mon propre quartier. Un cri donc. Qui vient de derrière. Mais pas un de ces cris que poussent les travailleuses de la nuit, pour épater le chaland et qui trahit un sens profond de la conscience professionnelle. Pas un cri qui rentre dans la grille tarifaire. Quelque chose de plus douloureux. Il y avait de la peur là-dedans. Ou de l'angoisse. Enfin un truc mêlé qui vous tord la cervelle et les boyaux en même temps. Un peu ambigu. Impossible de statuer sur la consistance exacte. Peut-être un cri de peur qui aurait senti la libération, le soulagement, le dénouement. À peine le temps de me retourner, la porte s'ouvre violemment. La pluie s'arrête, comme dans les films. Et je le vois détalé mon lapin. Il a fini

par sortir de sa cage. Il manque de dérapier avec ses petits talons. Mais il a quand même réussi à se barrer en moins de deux.

Je me demande bien ce qu'elle foutait là cette fille, ce qui a bien pu lui arriver. Elle est peut-être tombée sur un pervers matinal. À moins que ce soit une soudaine envie de changer de vie. Elle faisait pas couleur locale de toute façon. Alors elle est partie. Et moi je reste là. À me dire que décidément, ce matin, je n'arriverai pas à réfléchir.



Blandine Douailler

# Sfumato

Impossible. Jamais on ne pourra savoir où va ce chemin. Il serpente entre les monts escarpés puis plus rien. Rien du tout. Aussitôt entré, aussitôt sorti – non, il ne sort pas, il est coupé. Net. C'est qu'elle est là et qu'elle cache l'horizon – et peut-être aussi un marcheur, ou un marchand qui passait par là. Avec son âne. Mais non, aucune trace sur le chemin. Pas même un grain de poussière envolé. Curieux, un chemin que l'on n'emprunte jamais et qui serait là, sans utilité apparente. Pour le lac, c'est la même chose. Ou peut-être que ce n'est qu'une rivière, mais on n'en voit qu'une petite partie car, une fois encore, la femme. J'ai toujours pensé que c'était un lac, mais cette fois, en y regardant de plus près – mais oui – quel dommage, il y a un pont – on dirait bien une rivière. Une simple rivière comme il y en a tant en France et en Italie et qui finira par s'oublier dans la

mer – comme toutes les autres. Alors qu'un lac, lui, reste clos, il échange directement avec le ciel – c'est plus noble. Peut-être. Le ciel, au-dessus, est sans nuage – apparemment. Peut-être incapable de déverser quelque ondée pour lui donner de quoi boire. Donc, une rivière. Pourquoi

pas, après tout. On pourra toujours essayer de la remonter plutôt que de se laisser glisser. Mais les rochers. Souvent on oublie les rochers, parce qu'on ne voit qu'elle. Et les rochers, ça ne l'empêche pas de sourire. C'est qu'elle ne les voit pas, pas comme nous, qui aimerions pouvoir les escalader – à cause du danger – et voir ce qu'il y a derrière. S'échapper du



décor. N'en a-t-elle jamais rêvé ? Mais non, elle, elle reste assise en se tenant les mains et elle attend. Bien confortablement installée. Sûrement qu'elle n'a jamais vu ce chemin, cette rivière – ou lac – et ces rochers. Depuis si longtemps. Personne ne sait vraiment ce qu'elle attend, sauf peut-être qu'un visiteur vienne se mettre tout près du mur et la regarde de coin – là, comme ça – pour vérifier si ce qu'on dit est bien vrai. Vérifions nous-même. Pour en avoir le cœur net. Et de près, pour ne pas être trompé. Donc, en face, oui, c'est assez logique. À gauche, effectivement. À droite, aussi. Évidemment, ça ne la fait pas bouger. Pas même d'un souffle. Et elle sourit. Donc, d'en bas – plus difficile – soit. Mais alors, maintenant, en escaladant la vitre, j'atteins le dessus – là... voilà ! Pour l'instant, difficile à dire. Difficile de voir. Elle se fait discrète. Je me penche, collée au verre. Il faut aller plus loin. Peu de prises – pas assez peut-être pour continuer à descendre. Et le verre qui éblouit. Doucement, je me laisse glisser. Voici déjà le ciel. Bleu ? Non. Presque pas de bleu. Plutôt un mélange de vert et de gris – drôle de ciel – de plus en plus lumineux à mesure que l'on descend. Et subitement, du marron. Oui, ça doit être ses cheveux. La voilà. J'y suis presque. Maintenant c'est le front. Le face-à-face est proche. Plus que quelques centimètres. Glisser doucement. Si proche de la réponse. Encore un peu...

Soudain, un éclair. Ou quelque chose de ce genre. Sûrement dans le ciel. Ce qui expliquerait sa couleur. Je relève la tête. À travers l'orage, on dirait qu'il y a des gens. Aveuglée. Impossible de poser son regard où que ce soit. Toute une foule. Tant de regards fixés sur moi. Mes mains ont lâché prise. Entre deux éclairs. Ou trois. Peut-être plus.

Désarçonnée. Je ne sais comment cela a pu arriver. Et si subitement. Je me relève et époussette mes vêtements. Personne. Pas de doute, je me suis égarée. Prenons plutôt le chemin vers la gauche.



Lucien Suel

# Les déménageurs



L'été venu, il fallait transporter la table du Conseil de Brobdingnag dans la véranda.  
Les deux portefaix se placèrent aux extrémités du meuble,  
opérant avec vigueur le déménagement, sans même retirer l'aquarium du plateau.  
Ils plaisantèrent en voyant l'inquiétude manifestée par l'occupante du bocal.



Renée Doumerque

# Plan fixe

On va commencer par un long plan fixe, d'accord ?

Place-toi là, contre la vitre... Oui ! C'est ça, le regard, très bien !

Ah non, n'enlève pas ta main gauche ! C'est pas grave, on continue, on coupera au montage.

Il faut que tu restes là, collée à la vitre, tes deux mains comme des ailes, deux ailes mortes que tu colles là, à cette vitre... Voilà... Le bout de ton nez, de tes seins... Appuyée, pas écrasée... C'est entre la vitre et toi que ça se joue. Ton regard douloureux, tu dois le fixer au loin, mais ton corps, n'oublie pas ton corps ! Moi c'est ton corps qui m'intéresse, ton corps et la vitre ! La vitre qui te sépare et aussi qui te soutient... Sans la vitre tu t'effondres, c'est cela qu'on doit sentir, ton vide affolé !

Parfait, Jean-Claude, pour les lumières, il faut éviter les reflets. Juste les néons derrière et au-dessus, genre éclairage d'hôpital, tu vois... Aveuglants, terribles !

Il n'y a pas d'issue, ça aussi on doit le sentir, derrière toi c'est invivable et devant tu as cette vitre... Il faut que tu sentes ton corps collé à la vitre, tes mains glacées sur le verre. Bouge pas mais écoute ton corps...



Il est sec, tu dois nous faire ressentir le vertige du vide, de ta souffrance ravalée... Oui, c'est ça, une sorte de panique dans le ventre.

Pendant ce temps-là, nous on s'éloigne...  
Doucement Denis, un travelling arrière avec la 2...  
Très lentement... On s'éloigne, c'est inexorable ! Tu sens ton corps sur la vitre mais la caméra s'éloigne...

À l'écran le spectateur te voit rapetisser, il faut qu'on ait l'impression que tu deviens plate, terriblement plate, en deux dimensions, tu vois ce que je veux dire ? Une sorte d'ombre chinoise, ça doit nous évoquer une fleur séchée dans les pages d'un livre, ou bien encore une vieille photo, tu sais, ce genre de cliché qui tourne dans la tête pendant les insomnies puis qu'on oublie plus tard au fond d'un portefeuille...

Continue le travelling Denis, lentement, on s'éloigne jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un petit insecte aplati aux ailes déployées...

Jean-Claude, augmente un peu la lumière, un tout petit peu...  
Voilà, c'est parfait ! Une minute encore...

Allez, on arrête, je crois que c'est bon pour cette fois.  
Merci ! On fait la pause !